



Petit Courrier des Dames,
Journal des Modes.

MODES.

Aux bords de quelques chapeaux en paille d'Italie on attache un demi-voile de blonde. La garniture, composée de peu de rubans de gaze paille, placés très-légerement, rend cette coiffure très-élégante et très-distinguée.

— Des capotes en crêpe blanc, ornées d'un nœud de rubans de gaze rose ou bleue, et ayant sous l'intérieur de la passe une rosette rose ou bleue placée de côté, sont très à la mode pour les jeunes personnes.

— Une capote très-élégante est en blonde montée à jour. Une grosse rose des champs, entourée de légers feuillages, orne un côté de la forme. Le bord de la capote se trouve garni par les dessins même de la blonde qu'on a soin de laisser dépasser, et qui, étant un peu froncée, forme une espèce de ruche.

— On voit toujours beaucoup de pailles de riz doublées en crêpe rose ou bleu. Derrière, le bavolet est très-relevé et découvre la nuque.

— En négligé on porte une quantité de peignoirs à grande pélerine et large ourlet ; en dedans un collet carré rabattu.

— Nous offrirons incessamment un modèle des carriks en chaly uni, ou mousseline unie, en couleur que l'on porte aux promenades du matin.

— On voit des robes négligées en jaconas blanc, à corsage guimpe tendu. Le haut, un peu découpé, plus bas que le cou est bordé d'une petite dentelle mise à plat. Un petit sautoir de gaze de couleur se noue autour du cou.

— Il serait impossible de trouver une garniture de robe hors d'une corbeille de noce ou de quelques trousseaux extraordinaires. Là, seulement, on hasarde de placer une blonde au bas d'une robe de moire, ou un volant garni de dentelle ou de broderie, au bas d'une robe de mousseline. Excepté dans ces grandes circonstances, on ne saurait apercevoir rien de compliqué au bas du jupon.

— Une jolie robe de fantaisie en jaconas rose très-tendre a été faite dernièrement avec beaucoup de goût par M^{me} Michel (rue de l'Échelle, n° 13) : elle était entourée de petites garnitures festonnées en blanc et placées de manière à former tablier sur le devant du jupon. La garniture retournait à la hauteur de l'ourlet autour du jupon. Le corsage était orné d'un petit schall, formant cœur devant et derrière, et tombant très-bas sur les épaules. Il était également bordé de garnitures festonnées, le dedans du corsage était coupé très-carrément. Cette jolie toilette était destinée à une jeune personne.

— Une robe d'organdie garnie de deux très-hauts remplis, aux bords desquels était froncée une petite dentelle, était très-jolie. Le corsage à guimpe était orné de trois petits schalls placés graduellement et garni de dentelles ; autour du cou une ruche.

— On porte des petits tabliers de soie de tant de genres différens qu'ils sont devenus l'accessoire des toilettes les plus variées. On en voit de charmans brodés en soie nuancée, ou garnis de chicorées. Les poches ont toute espèce de formes et sont attachées par des cordons ornés de beaux glands ou de jolis nœuds.



Le Nez.

..... Ma voiture s'était arrêtée devant une auberge d'assez mince apparence. Près de la porte, se tenait un homme qu'entourait un groupe nombreux de paysans et de petits polissons : tous riaient, tous huaient, tous lançaient sur l'inconnu des projectiles qui, pour ne pas être dangereux, n'en devenaient pas moins fort désagréables. Las d'être l'objet de pareilles insultes, le malheureux homme se fit jour à travers les ennemis, et alla s'asseoir non loin de là, sur un banc de pierre. Des deux mains il se couvrit la figure, et resta dans l'attitude d'un homme au désespoir.

Les paysans, plus acharnés que jamais, le saisirent et recommencèrent leurs cris. Je ne pus me contenir davantage ; sautant en bas de la voiture, je marchai droit à l'inconnu, et l'aspect d'un monsieur qui descendait de chaise de poste commença par imposer silence à toute cette multitude. Je leur fis signe de s'éloigner, et ils obéirent à ce geste merveilleusement secondé par le gros fouet du postillon.

« Monsieur, dis-je en m'approchant, et lorsque j'eus salué l'inconnu avec d'autant plus d'égards que sa mise était décente et semblait annoncer un homme comme il faut ; monsieur, n'est-il pas indiscret de vous demander le motif des insultes dont on vous accable ? ne saurais-je vous aider à y mettre fin ? »

Il répliqua sans relever la tête : « L'habitude devrait depuis long-tems m'avoir fait résigner à de pareilles choses. Le sujet des moqueries de ces gens, le motif qui tantôt m'a forcé de quitter la diligence, de m'arrêter en chemin, quand mes affaires auraient exigé la plus grande célérité dans mon voyage, en un mot, la cause des malheurs de toute ma vie, regardez-moi, monsieur, vous ne la connaîtrez que trop. »

A ces paroles, il écarta les mains, et la foule reprit unanimement ses huées et ses brocards.

Pour moi, je restai immobile de stupéfaction : jamais, sur aucune face humaine, il ne s'alongea un nez semblable au nez de l'inconnu. Jugez-en : il lui couvrait quasi les joues, ne laissait voir que les deux coins de sa bouche, et descendait, je parle en conscience, aussi bas que son menton.

Revenu de mon étonnement, et maître d'une folle envie de rire qui

me suffoquait, j'offris à l'étranger, si Paris était le but de son voyage comme du mien, de prendre une place dans ma voiture.

J'avais à peine prononcé le dernier mot de ma phrase, qu'il était sauté sur un porte-manteau gisant à ses pieds, et qu'il se tenait debout, chapeau bas, près de la portière. C'était une chose étrange que de le voir aux prises avec la politesse qui lui défendait de monter avant moi, et le désir de se soustraire aux persécutions qu'il essuyait, désir qui l'aiguillonnait terriblement pour s'élancer tout de suite dans la voiture.

Nous primes place, et la voiture partit au galop. Il se fit entre mon compagnon de route et moi un silence de sept ou huit minutes. L'homme au nez monstrueux l'interrompit le premier.

« Monsieur, dit-il, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance ! Je me trouve d'autant plus sensible à l'intérêt que vous m'avez témoigné que d'ordinaire les sentimens que j'inspire sont bien différens. La nature m'a fait ridicule, ajouta-t-il en détournant la tête comme pour me cacher son nez énorme, et quelque à plaindre que je sois, je n'excite que le sarcasme. Comment s'apitoierait-on sur un malheur qui se présente sous des formes grotesques, que produisent des causes risibles ?

« Je ne vous parlerai pas des persécutions que j'eus à endurer depuis le moment où je commençai à concevoir quelques idées jusqu'à ma sortie du collège..... Hélas ! j'appris bientôt, dès mon entrée dans le monde, qu'il ne me restait même plus cette compensation, et qu'il fallait me courber sous une résignation humiliante.

« Voici en quelle occurrence : je me promenais un soir dans la campagne, lorsque je fis rencontre de trois jeunes officiers, dont, à ma vue, les bruyans éclats de gaité me rendirent le visage pourpre de colère. Cependant je continuai ma route, le cœur battant avec précipitation, les poings serrés de rage, et tremblant de soif de vengeance. L'un des étourdis voulut raffiner sur les autres : il courut après moi, et m'adressa je ne sais quelle grossière plaisanterie. Il reçut pour réponse un coup terrible au visage... Une demi-heure après je m'étais battu en duel et j'avais tué un homme !

« La famille du malheureux sous-lieutenant était riche et puissante ; elle voulut venger la mort d'un fils unique, de l'héritier d'un grand nom ; il me fallut fuir mon pays et me réfugier à Rome.

« Là, bien enveloppé dans mon manteau, une coiffure à larges bords rabattus sur le visage, je pouvais sortir impunément le soir, et même

ge

ait

ut,

le

oi,

qui

re.

non

me

on-

ous

ien

tête

e je

mal-

des

ouis

ma

s le

qu'il

m-

rue,

ère.

on ,

des

essa

oup

l et

te ;

and

ords

ème



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra
Chapeau en paille de riz des M^{mes} de Mme Céline. Robe de mousseline
Dona Maria des M^{mes} des M^{rs} Delisle rue de Choiseul à la Grille



1



2



3



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra
1 Chapeau en Moiré. 2 Chapeau en Crêpe 3. Bonnet en blonde des Mains de
Mme Jauriot rue Monsigny N.º 1.

quelquefois me hasarder à le faire durant le jour. C'est ainsi que je visitai Rome, ses monumens, et ses ruines. Paisible, ignoré, soustrait enfin au ridicule, j'éprouvais un bien-être, un calme dont jusqu'alors je n'avais jamais conçu la moindre idée. Ce fut sans doute à ce relâche de ma mauvaise fortune que je dus de me laisser aller à une aventure romanesque dont je vais vous faire le récit.

» J'avais remarqué dans l'église de Saint-Pierre, où me conduisait souvent mon goût pour la musique, une jeune fille d'une rare beauté. Bientôt et peu à peu voir Lauretta (ainsi la nommait sa mère, qui l'accompagnait toujours), devint pour moi une sorte de besoin véritable.

» Chaque soir, lorsqu'elle venait s'agenouiller à l'office, elle me trouvait près d'elle et la considérant avec des extases d'amour et de bonheur.

» Ces fréquentes et muettes entrevues me rendirent éperdument amoureux de la charmante créature. Je lui glissai un billet dans la main, tandis qu'elle sortait de l'église au milieu de la foule, et le lendemain je reçus une réponse : elle n'était pas trop décourageante.

» Cela dura tout un mois.

» Insensiblement les lettres de la jeune fille devinrent affectueuses, tendres, passionnées ; et puis elle m'accorda un rendez-vous.

» Oh ! Monsieur, vous ne sauriez vous figurer mon bonheur quand je fus salué par la voix émue de la jeune fille, quand je sentis sa main trembler dans la mienne, quand moi, jusqu'alors objet de sarcasmes et de dédain, je m'entendis nommer de noms tendres et suaves, quand une jeune fille ravissante me prodigua les plus touchantes preuves d'amour !

» Lauretta était pauvre ; je lui offris de l'épouser ; elle y consentit avec des transports de tendresse et de joie. Je lui parlai de ma laideur ; elle me jura que rien ne saurait me rendre moins cher à son amour. Il fut donc résolu que, dès la matinée du lendemain, je viendrais la demander en mariage à sa mère. Comme je sortais le plus heureux des hommes de la chambre obscure où elle m'avait reçu, la lanterne d'un passant vint à reluire sur mon visage ; Lauretta me vit, frissonna, et le lendemain, quand je me rendis chez sa mère, on m'apprit qu'elle et sa fille étaient parties pour la campagne, et qu'elles ne reviendraient pas avant l'automne. Je compris toute l'étendue de mon infortune, et je résolus de quitter des lieux qui m'étaient devenus insupportables. »

Le récit du pauvre homme m'avait attendri jusqu'aux larmes ; car je comprenais tout ce qu'il y avait eu d'amer pour l'infortuné, à perdre

ainsi l'unique amour, l'unique affection qu'il eût jamais inspirée. Mais je levai machinalement les yeux sur son étrange nez, et par une bizarrerie de l'organisation humaine, un sourire involontaire entr'ouvrit mes lèvres, et cette vue diminua de beaucoup ma commisération, si même elle ne la fit disparaître tout-à-fait.

Mon compagnon de voyage continua le récit de ses aventures, et son nez l'avait toujours rendu malheureux. Ce tems ayant calmé le courroux de la famille puissante qui le persécutait, il avait pu rentrer en France et se livrer à des opérations de commerce ; mais jamais aucun négociant n'avait pu traiter de sang-froid avec lui, et le ridicule de sa figure avait constamment rejailli sur ses spéculations, qui ne manquaient pas pourtant de justesse et qu'il combinait avec un talent peu ordinaire.

Bref, il perdit toute sa fortune, et il se trouvait réduit à aller exercer l'emploi de commis chez un négociant auquel l'avait recommandé un ami de sa famille.

Il avait pris la diligence pour se rendre à sa destination. Cinq commis-voyageurs qui remplissaient la voiture avec lui, usèrent à son égard de cette amabilité fine et délicate que l'on rencontre parfois chez ces messieurs, et l'accablèrent de plaisanteries tellement insupportables, de voies de fait si outrageantes, qu'il voulut s'en venger et provoqua l'un d'eux ; mais les cinq jeunes gens lui répondirent par un redoublement de mauvais procédés que le législateur en veste fourrée du petit royaume ambulant, que le conducteur se garda bien de réprimer, attendu que c'étaient de bons garçons chantant à ravir des couplets grivois, et que leur victime avait un nez ridicule et ne disait jamais le mot pour rire.

Il fallut donc descendre. Cet expédient, on le sait, ne servit qu'à le livrer à de nouveaux persécuteurs.

Arrivé à Paris, mon compagnon de route me fit les plus grands remerciemens, et me quitta en se couvrant le visage du mieux possible avec un large foulard.

Je l'ai rencontré, il y a quatre mois, dans la plus grande détresse et sans emploi. La femme du négociant chez lequel on l'avait placé était enceinte, elle craignit pour son enfant les conséquences de la vue d'un nez informe comme celui du nouveau commis ; le pauvre garçon fut donc congédié sans retard.

S. HENRY BERTHOUD.

Cet article est extrait des *Contes Misanthropiques*, par M. Berthoud, qui vont être incessamment publiés par M. Ch. Lemesle.

MÉLANGES.

La Crainte de l'Opinion, comédie en cinq actes et en vers, de M. Barrault, est accueillie chaque soir au Théâtre-Français avec une bienveillance qui doit vivement exciter la reconnaissance de l'auteur, car on ne peut pas dire qu'il corrige les mœurs en riant. L'ennui vous gagne dès le premier de ces cinq actes et va crescendo jusqu'au dernier.

On ne peut nier qu'il n'y ait dans cet ouvrage des beautés de style, des pensées fortes et heureusement exprimées comme celle-ci, où le personnage principal, dédaignant la déraison du tems où il vit, témoigne le désir de devancer son siècle :

Soyons contemporains d'une raison plus pure,
Ne dégénérons pas de la race future.

Le talent des acteurs supplée à l'intérêt en prêtant du mordant au dialogue et de la chaleur à la tirade. David, Menjaud, Grandville, Desmousseaux, Dailly, Charles Bouchet, Marius et la jolie M^{lle} Brocard y jouent avec un ensemble dont le Théâtre-Français n'avait pas donné depuis long-tems l'exemple.

VAUDEVILLE. — Il y a long-tems qu'on avait annoncé la nouvelle de l'apparition sur la scène de M. Henry Monnier, dessinateur spirituel, caricaturiste ingénieux, connu dans les ateliers et dans les salons par les charges aimables, les travestissemens subtils au moyen desquels il divertissait les sociétés de ses amis. Son début a dépassé toutes les espérances qu'on avait conçues de son talent. Il a obtenu un succès d'enthousiasme dans un vaudeville du genre de ceux qu'on appelle pièces à tiroir. Nommé comme auteur de la pièce dans laquelle il avait paru, il est venu recueillir les témoignages unanimes que lui a décernés le public, à la fois comme auteur et comme acteur.

— L'auteur de *Farruch le Maure* grandit à vue d'œil. Le jour de la première représentation de son ouvrage ses amis annonçaient qu'il n'avait que seize ans ; le lendemain les journaux lui en donnaient vingt-deux. Serait-il de la famille des éphémères ?

— Feydeau prépare une représentation extraordinaire, au bénéfice d'un artiste ; *la Pie Voleuse*, de Rossini, arrangée par M. Castil-Blaze, sera donnée, pour cette fois seulement ; il y aura foule.

— On répète à l'Odéon *Louis XIV ou le Masque de fer*. Le *Louis XI* de M. Casimir Delavigne sera mis ensuite à l'étude.

— On annonce deux ou trois *Marchandes d'Encre*, parodies de la *Maréchale d'Ancre*.

— On vient de recevoir aux Nouveautés le *Garde Royal*.

— La direction de l'Ambigu est accordée à MM. Daubigny et Poujol. Ces Messieurs ont engagé, pour jouer les premiers rôles, un acteur qui annonce, dit-on, beaucoup de talent, mais dont toute la réputation est encore à faire. C'est là une bonne manière : un acteur qui a la chance de faire du bruit, peut faire la fortune d'un théâtre.

—Le nombre des nouveautés dramatiques augmente progressivement; il ne s'élevait ordinairement qu'à dix-huit ou vingt par mois. En avril il y en a eu vingt-cinq, en mai vingt-sept, et en juin trente. Cette augmentation provient de l'établissement des théâtres du Palais-Royal et Molière. Les vaudevilles, surtout, abondent. On n'en comptait que quatorze pendant le mois de mai, il n'y en a pas eu moins de vingt-trois le mois dernier. La quantité remplace la qualité.

Annonces.

—L'EAU DE NINON DE L'ENCLOS réunit de plus en plus les suffrages du public et des premiers médecins de la capitale. Elle donne la beauté, elle rafraîchit, raffermi la peau, la préserve des rides et des impressions nuisibles de l'air, de la poussière des bals, des spectacles et des promenades, sans avoir les inconvénients, soit des corps gras, qui bouchent les pores, soit des eaux à odeur forte, qui dessèchent la peau. Parfaite pour les yeux, la barbe, les dents, elle tient l'haleine fraîche. Le seul dépôt est rue du Helder, n° 9, chez M^{me} Louis Meslin, et le seul entrepôt même rue, n° 1, à la mère de famille. Un prospectus accompagne chaque bouteille, dont l'étiquette porte les lettres initiales du propriétaire F. R. D. L., ainsi que l'adresse rue du Helder, n° 9. Les demandes franco.

A ce Numéro est jointe la planche 818.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre : Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50. —Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés franc de port.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.